

En marge du réel

Odélie Duchesne

En marge du réel

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Nouvelle Peau, Roman, Les Éditions du Net, 2023

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13713-1

« Il n'y a de vie que dans les marges. »

Honoré de Balzac

PREMIÈRE PARTIE

Esprits fantasques

Le goût du bonheur

Jadis, je n'étais pas comme les autres gamins de mon âge qui traversaient l'enfance avec une gaie insouciance. Un questionnement précoce précédait la plupart de mes jeux : je me demandais si j'étais sur la bonne voie pour être heureux – heureux durablement je veux dire – sans craindre de voir se volatiliser à la première contrariété venue les moments d'euphorie. Je cherchais à saisir le bonheur comme mes petits camarades s'amusaient à attraper un ballon. J'étais persuadé qu'il existait, quelque part, un sésame magique qui me permettrait de pénétrer une bonne fois pour toutes dans le monde enchanté du contentement éternel comme un retour à l'Éden originel où tout était beau, simple et facile, paraît-il. J'avais déjà en moi une appétence particulière pour le bonheur.

Au collège, je m'attelai plus sérieusement à la tâche en travaillant d'arrache-pied, le nez dans les manuels scolaires ou en scrutant le moindre signe chez mes professeurs capable de m'ouvrir les portes du paradis. Il devait bien y avoir une équation, un théorème, une sentence philosophique ou je ne sais quoi encore qui ferait toute la différence. Hélas ! mes

efforts demeuraient infructueux. J'élargis alors le champ de mes investigations en observant la société mais, de quelque côté que je me tourne, ce n'était que désillusion et violence. Des couples se disputaient comme chien et chat ou bien évoluaient dans une morne indifférence sur deux lignes parallèles qui semblaient ne plus vouloir se rencontrer – à cent lieues de l'image idyllique des contes de fées ou des romans à l'eau de rose que j'avais pu feuilleter – tandis que des âmes esseulées se lamentaient sur leur triste sort, cherchant désespérément à se caser. Sur le plan professionnel, il y avait beaucoup à dire également : les uns – les plus nombreux – allaient travailler à reculons ou la boule au ventre quand les autres – sans emploi – recherchaient la moindre opportunité qui pourrait les remettre sur le devant de la scène. Le monde semblait, vraiment, ne pas tourner rond. Ma scolarité défilait sans que j'eusse trouvé la moindre réponse à mes questionnements existentiels jusqu'à ce que je parvienne en année de Terminale.

J'abordai le cours de philosophie avec un espoir démultiplié et une grande excitation. Là, au moins, étais-je sûr d'obtenir des éclaircissements ! Cependant, très vite, je pus constater que les grands sages étaient à l'image des profanes : chacun avait son avis – certes très argumenté – sur la question. Pour certains, une vie sans passion ni engagement ne méritait pas d'être vécue alors que pour d'autres le bonheur consistait à maîtriser les excès en tous genres pour obtenir « l'ataraxie » ou paix de l'âme.

C'était derechef le grand écart. De quoi ressortir avec des crampes ou une déchirure musculaire ! Cette année me fut quand même bénéfique. Elle me permit de découvrir un jeune héros voltairien pour lequel je ressentis d'emblée une grande sympathie. Rien ne servait de courir la planète, il fallait cultiver son jardin. Ce retour à la simplicité et à la matière m'attirèrent, moi le grand éthéré. J'allais enfin plonger dans le bonheur, le saisir à bras-le-corps, en goûter la « substantifique moelle » ! Je pris le philosophe au mot et me décidai à embrasser le métier de paysan. Mes parents, mes amis, tous furent surpris de ce choix : « Comment ? Tu te vois travailler la terre ? Te lever aux aurores ? Sans parler de tes jolies mains que tu vas abîmer ! Tu perds vraiment la raison, mon fils ! » Je considérai ces marques d'encouragement comme autant d'épreuves que le Ciel m'envoyait pour tester ma détermination à obtenir la félicité éternelle car j'avais toujours autant soif du bonheur.

J'achetai un vaste terrain avec une partie d'un héritage qui tombait à pic et m'installai en pleine campagne sous les quolibets de mes proches et de ceux, plus acerbes encore, des villageois. Mais, plein d'enthousiasme et du haut de mon tracteur flambant neuf, je ratissais en long et en large mes hectares quand je n'étais pas à la ferme à m'occuper du cheptel. Lors du premier bal du village, je fis la connaissance d'une jeune femme qui me tapa aussitôt dans l'œil. En être civilisé, je l'abordai avec tact

et discrétion. L'attrait, apparemment, fut réciproque car nous goûtâmes rapidement aux joies partagées de la chair. Je découvris, là, un monde de plaisirs nouveaux qui emporta sans conteste ma totale adhésion. Quelque temps après, nous nous épousâmes sous la bénédiction attendrie des miens et des habitants du coin, ceux-là même qui avaient tellement ironisé sur mes compétences agricoles. Je m'épanouissais de jour en jour, éprouvant une immense gratitude pour les bienfaits de l'existence. Je cochais toutes les cases désormais en ayant un toit, un travail, une épouse.

Pendant, au bout de trois ou quatre saisons, je pris conscience de l'ampleur de la tâche. Il fallait sans cesse s'occuper des bêtes, les nourrir, nettoyer leur box, courir ensuite aux champs tourner la terre dans tous les sens, semer, récolter. Et le lendemain, bis repetita. Le temps défilait sous nos yeux fatigués dans le labeur permanent, nous faisant oublier l'émerveillement des débuts lors des vêlages ou des premières moissons. Les soucis nous dévoraient à petit feu. Cette vie de sacrifices fut fatale à notre couple ; nous passions l'un à côté de l'autre comme deux étrangers qui n'avaient plus rien à se dire. Un beau matin, n'en pouvant mais, je laissai sur place céréales, veaux, vaches et femme et allai me réfugier dans un centre de convalescence. Un syndrome d'épuisement professionnel appelé communément « *burn out* » avait eu raison de moi. J'étais terrassé de lassitude. Néanmoins, comme la flamme

vacillante d'une bougie qui ne veut pas s'éteindre, je gardais en moi l'idée du bonheur.

Une fois sur pied, je repris fermement les choses en main en m'inscrivant à un stage intensif de coaching personnalisé au slogan alléchant : « Devenez le maître de votre vie en vingt-et-un jours. » Bien sûr, c'était la solution ! J'aurais dû y penser avant ! Pendant trois semaines et moyennant une somme rondelette, j'acceptai d'expérimenter moult exercices d'affirmation de soi comme autant de petits défis personnels afin de modifier mon « paradigme de vie » comme ils disaient. J'en convins, cela fonctionna à merveille, au-delà de mes espérances ! Je trouvai rapidement un nouvel emploi en tant que conseiller de vente dans une animalerie et je me mis en ménage avec une nouvelle femme, tout à fait charmante, que j'avais rencontrée lors du grand show de clôture de notre gourou. Nous étions sur la même longueur d'ondes. Je goûtais de nouveau aux joies du bonheur.

Le doute, cependant, se distilla en moi quelque temps après. Entendre les aboiements, les miaulements ou les pépiements de mes petits protégés à longueur de journée finissait par me taper sur le système ; quant à ma vie de couple, elle se réinstallait dans des schémas connus d'une routine exaspérante. Je pris une nouvelle décision, radicale : je serais ermite, cette fois ! Je prierais pour le salut du monde dans un élan d'altruisme et de grand